

Denis Crouzet  
(sous la direction de)

*HISTORIENS D'EUROPE,  
HISTORIENS DE L'EUROPE*

Champ Vallon

THOMAS MAISSEN<sup>1</sup>

## Reinhart Koselleck, historien allemand de la guerre civile européenne

Contraints à l'exil de leur patrie allemande, Norbert Elias et Ernst Kantorowicz ont évité le pire. Parmi le grand nombre de professeurs ordinaires (dans le sens allemand et français du terme), ils sont les deux seules figures retenues par l'éditeur de ce volume pour représenter la grande tradition historiographique allemande. Il ne s'agit pas d'un hasard. Leur réputation internationale est plus profonde et durable que celle d'autres historiens qui, sur place, dans les universités allemandes, ont formé des générations de disciples sans pour autant négliger leurs contacts à l'étranger. On pourrait ici mentionner Theodor Schieder, l'éditeur en chef du *Handbuch der europäischen Geschichte* (7 vol., 1968-87), ou Hermann Kellenbenz, qui édita le *Handbuch der europäischen Wirtschafts- und Sozialgeschichte* (6 vol., 1980-1987). Parmi les plus jeunes, à côté de Rudolf von Thadden, ce grand intermédiaire entre l'Allemagne et la France, on pourrait évoquer Hans-Ulrich Wehler et Jürgen Kocka.

Ces deux derniers ont été les collègues de Reinhart Koselleck à l'université de Bielefeld, fondée seulement en 1969, mais devenue très vite un phare de l'historiographie ouest-allemande. Si Wehler et Kocka fondèrent leur propre école, la *Sozialgeschichte* de Bielefeld, Koselleck était, tout comme Elias et Kantorowicz, un inspirateur qui impressionnait ses étudiants sans pour autant en faire des élèves, même si certains participaient à l'entreprise séculaire des *Geschichtliche Grundbegriffe*. Et l'intellectuel original et critique qu'était Koselleck lui-même ne provenait pas non plus d'une école, même s'il fit le lien important entre d'autres historiographies allemandes qui pourraient intéresser l'Europe : à savoir l'*Ideengeschichte* d'un Friedrich Meinecke, la *Kulturgeschichte* de Karl Lamprecht et la *Sozialgeschichte* de Wehler et Kocka.

1. Institut historique allemand, Paris.

Reinhart Koselleck naît le 23 avril 1923 à Görlitz, en Basse-Silésie<sup>1</sup>. Il grandit à Breslau, puis à Dortmund et Saarbrücken, suivant l'itinéraire sinueux de son père qui est historien et didacticien. Libéraux-nationaux, lui et son épouse soutiennent la république de Weimar, s'opposent au traité de Versailles, à la gauche et aux nazis. Cette dernière opposition conduit le père au chômage entre 1933 et 1937<sup>2</sup>. Si son frère aîné est un membre enthousiaste de la *Hitlerjugend* et mourra en officier dans le dernier mois de la guerre, un frère cadet périt en 1942 à l'âge de sept ans sous les bombes alliées, tandis qu'une tante est assassinée dans le cadre du programme d'euthanasie des nazis<sup>3</sup>. Quant à Reinhart Koselleck lui-même, il se porte volontaire à 18 ans comme artilleur et part au front de l'Est ; il est blessé à Stalingrad et fait prisonnier début 1945. Il est alors confronté à la Shoah lors des travaux forcés qu'il doit mener à Auschwitz avant d'être interné au Kazakhstan. Au total, il passe un an et demi dans les camps soviétiques.

De retour en Allemagne, Koselleck fait ses études de 1947 à 1953 à l'université de Heidelberg, où il suit des cours en histoire, philosophie, droit public, histoire de l'art et sociologie, et même en médecine. Parmi les philosophes, Hans Georg Gadamer sera pour lui toujours important grâce à son herméneutique et l'importance qu'il attribue à la langue et aux concepts. Karl Löwith, de retour d'exil, sera marquant pour la dimension temporelle de la philosophie de l'histoire. Koselleck traduit de l'anglais original la dernière partie de *Weltgeschichte und Heilsgeschehen. Die theologischen Voraussetzungen der Geschichtsphilosophie* (1952 ; version anglaise : 1949 ; *Histoire et Salut. Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*, Gallimard, 2002)<sup>4</sup>. Martin Heidegger, qui enseigne pourtant à Fribourg, inspire également les réflexions de Koselleck sur le temps et les temporalités.

Parmi les historiens qui le forment, outre le médiéviste Fritz Ernst et l'antiquisant Hans Schaefer, compte son parrain Johannes Kühn. Kühn dirige la thèse de Koselleck, dont le *Spiritus rector* s'appelle pourtant Carl Schmitt.

1. Pour une introduction dans l'œuvre, mais aussi dans la biographie, Olsen, N., *History in the Plural. An Introduction to the Work of Reinhart Koselleck*, New York, Berghahn Books, 2012 ; ainsi que Palonen, K., *Die Entzauberung der Begriffe. Das Umschreiben der politischen Begriffe bei Quentin Skinner und Reinhart Koselleck*, Münster, LIT (coll. « Politische Theorie »), 2004 ; et Steinmetz, W., « Nachruf auf Reinhart Koselleck (1923-2006) », dans Joas, H. et Vogt P. (dir.), *Begriffene Geschichte. Beiträge zum Werk Reinhart Kosellecks*, Berlin, Suhrkamp, 2011, p. 57-83.

2. Encore juste avant sa mort, Koselleck rappelle Versailles comme point incontournable pour expliquer la Seconde Guerre mondiale ; voir Koselleck, R., « Der 8. Mai zwischen Erinnerung und Geschichte », dans Thadden, R. von et Kaudelka, S. (dir.), *Erinnerung und Geschichte. 60 Jahre nach dem 8. Mai 1945*, Göttingen, Wallstein, 2006 ; et aussi dans Koselleck, R., *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, Berlin, Suhrkamp, 2013, p. 253-265, ici p. 263. Pour l'histoire de la famille, Hettling, M. et Ulrich, B., « Formen der Bürgerlichkeit. Ein Gespräch mit Reinhart Koselleck », dans Hettling, M. (dir.), *Bürgertum nach 1945*, Hamburg, Hamburger Edition, 2005, p. 40-60, surtout p. 46-51.

3. Il n'a guère mentionné la mort d'Eckhart Koselleck dans ces écrits. L'enfant se trouvait à côté de la fille de Friedrich Meinecke dans une cave ; elle a survécu, voir Meinecke, F., *Neue Briefe und Dokumente* (Werke, vol. 10), Munich, Oldenbourg, 2012, p. 411.

4. Olsen, N., « Reinhart Koselleck, Karl Löwith und der Geschichtsbegriff », dans Dutt, C. et Laube, R. (dir.), *Zwischen Sprache und Geschichte. Zum Werk Reinhart Kosellecks*, Göttingen, Wallstein (coll. « Marbacher Schriften. Neue Folge »), 2012, p. 236-255.

Après avoir perdu sa chaire berlinoise en raison de son engagement national-socialiste, Schmitt se retire dans sa ville natale Plettenberg. Koselleck lui rend visite plusieurs fois pendant ces années et lui exprime explicitement sa gratitude à son égard dans l'introduction de sa thèse *Kritik und Krise*. L'hypothèse fondamentale de *Critique et crise (Le règne de la critique)* se trouve formulée déjà dans un article de Schmitt sur Thomas Hobbes<sup>1</sup>, que Koselleck développe : Hobbes aurait pacifié la politique parce qu'il en excluait la religion qui se voyait reléguée dans le domaine individuel de la morale. La dialectique de ce processus consiste dans la création d'une intériorité de la conscience individuelle qui est d'abord apolitique et où s'établit le forum de la raison (« *der hohe Gerichtshof der Vernunft* »)<sup>2</sup>. Quand la raison en vient à ne plus épargner le domaine de la politique de sa critique morale, ce forum donne naissance à une pensée utopique et révolutionnaire qui oppose, dans une antithèse fatale selon Koselleck, le mauvais État et la bonne société. C'est ainsi, à travers une pathogénèse, donc un processus de maladie, que le monde bourgeois et moderne voit le jour<sup>3</sup>. Déjà au cours de ses études, Koselleck considérait l'utopisme jacobin comme un prédécesseur du totalitarisme nazi qu'il étudiait au même niveau que les autres idéologies issues des Lumières, le socialisme et le libéralisme<sup>4</sup>. Sa démystification des Lumières est dirigée évidemment contre Rousseau<sup>5</sup>. En voulant unir la morale éclairée à l'État, le philosophe « a frayé mieux que personne le chemin à la révolution. Lui aussi, il reste prisonnier de la dialectique des Lumières qui, dans la mesure où elles le dévoilent, obscurcissent leur propre sens politique. En dépit de la perspicacité politique dont il faisait preuve, c'est Rousseau qui était la victime de cette fiction utopique après laquelle les philosophes des Lumières avaient couru à l'époque de leur hypocrisie [...] Rousseau cherchait l'unité de la morale et de la politique ; il trouva l'État total, la révolution permanente

1. Schmitt, C., *Der Leviathan in der Staatslehre des Thomas Hobbes*, Hamburg, Hanseatische Verlags-Anstalt, 1938 ; voir Missfelder, J.-F., « Die Gegenkraft und ihre Geschichte. Carl Schmitt, Reinhart Koselleck und der Bürgerkrieg », *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, n° 58, 2006, p. 310-334 ; *id.*, « Weltbürgerkrieg und Wiederholungsstruktur. Zum Zusammenhang von Utopiekritik und Historik bei Reinhart Koselleck », dans Dutt, C. et Laube, R. (dir.), *Zwischen Sprache und Geschichte. Zum Werk Reinhart Kosellecks*, *op. cit.*, p. 268-286 ; ainsi que J.-W. Müller, *A Dangerous Mind. Carl Schmitt in Post-War European Thought*, New Haven, Yale University Press, 2003.

2. Koselleck, R., *Kritik und Krise. Eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt*, Berlin, Suhrkamp, 1973, p. 6.

3. « Eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt » est le sous-titre de la version allemande ; voir aussi *id.*, « Dankesrede », dans Weinfurter, S. (dir.), *Reinhart Koselleck (1923-2006). Reden zum 50. Jahrestag seiner Promotion in Heidelberg*, Heidelberg, Winter (coll. « Heidelberger historische Beiträge »), 2006, p. 56.

4. Koselleck, R. et Dutt, C., *Erfahrene Geschichte. Zwei Gespräche*, Heidelberg, Winter, 2013, p. 32-33 : « die Struktur einer utopischen Zukunftsplanung, die die geschichtsphilosophische Selbstermächtigungsgarantie für die Akteure mitliefert. »

5. Schwartz, M., « Leviathan oder Lucifer. Reinhart Kosellecks "Kritik und Krise" revisited », *Zeitschrift für Religionswissenschaft und Geistesgeschichte*, n° 45, 1993, p. 33-57 ; Fillafer, F. L., « The Enlightenment on Trial. Reinhart Koselleck's Interpretation of Aufklärung », dans Fillafer, F. L. et Wang, E. Q. (dir.), *The Many Faces of Clio. Cross-Cultural Approaches to Historiography*, Oxford, Berghahn Books, 2007, p. 322-345 ; Bödeker H. E., « Aufklärung über Aufklärung ? Reinhart Kosellecks Interpretation der Aufklärung », dans Dutt, C. et Laube, R. (dir.), *Zwischen Sprache und Geschichte. Zum Werk Reinhart Kosellecks*, *op. cit.*, p. 128-174.

cachée sous le manteau de la légalité. Son pas décisif consistait à utiliser la volonté souveraine que les philosophes avant lui avaient retranchée de la légalité générale pour fonder la légalité morale propre à la société »<sup>1</sup>. Et Koselleck de conclure : « L'identité postulée de la liberté morale et de la contrainte politique, moyennant quoi Rousseau espérait supprimer les maux du système absolutiste, s'avère être la dictature idéologique de la vertu dont l'autorité disparaît derrière le masque de la volonté générale »<sup>2</sup>.

La thèse de Koselleck se termine par des pages sur Raynal dont il utilise *l'Histoire philosophique et politique (...) des deux Indes*, dans son édition originale de 1770. Il l'a acquise pour un prix modique, après son retrait des rayonnages par les Américains parce qu'elle portait le tampon nazi<sup>3</sup>. Selon Koselleck, Raynal décrit l'histoire des deux continents pour que l'histoire universelle se change en Jugement dernier : « L'innocence naturelle d'outre-Atlantique et la tyrannie en deçà de l'océan se trouvent face à face comme deux empires manichéens séparés par une mer immense. [...] Les deux continents, l'Amérique et l'Europe, ressemblent aux plateaux d'une balance dont l'un monte et l'autre descend. Le tournant, le temps de la révolution, est arrivé avec le temps présent. L'œuvre se termine par la description du mouvement d'indépendance des colons américains et culmine dans le pronostic de leur liberté définitive. »<sup>4</sup>

Si Koselleck juge ici Raynal, c'est simultanément à une analyse non seulement historique et distanciée, mais aussi très contemporaine, qu'il procède. En fait, il poursuit : « Le tribunal moral que Raynal invoque indirectement par une philosophie de l'histoire globale, c'est dans la situation concrète, et il ne laisse aucun doute là-dessus, la guerre civile.<sup>5</sup> » Cette conclusion clôt la boucle, car l'introduction de la thèse commence ainsi : « La crise actuelle du monde, déterminée par la tension entre les deux Grands, les États-Unis d'Amérique et l'U.R.S.S., résulte de l'histoire européenne. Celle-ci s'est dilatée en histoire universelle en faisant entrer le monde entier dans un état de crise permanente. [...] Les deux phénomènes n'en sont qu'un : la crise politique et les philosophies de l'histoire qui l'ont provoquée ; leur racine est à chercher dans le XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>6</sup> »

La thèse de ce jeune chercheur qui a déjà beaucoup vécu à l'orée de ses trente ans n'ambitionne rien de moins que d'expliquer la « crise actuelle du monde » qui résulterait de l'histoire européenne. Ce paradigme est répandu après la guerre parmi les intellectuels schmittiens de droite : la guerre civile globale

1. Koselleck, R., *Le Règne de la critique*, Hildenbrand, H. (trad.), Paris, Minuit, 1979, p. 135-136.

2. *Ibid.*, p. 139 ; la citation de Rousseau provient de l'article « Économie » pour *L'Encyclopédie*, à savoir « Le discours sur l'économie politique ».

3. Koselleck, R., « Dankesrede », *op. cit.*, p. 44-45.

4. Koselleck, R., *Le Règne de la critique*, *op. cit.*, p. 148.

5. *Ibid.*, p. 150.

6. *Ibid.*, p. 7.

n'aurait pas cessé en 1945, mais se perpétue à travers la Guerre froide. Pour les plus vieux, cette approche leur sert à minimiser leur propre rôle sous le nazisme ; pour les jeunes comme Koselleck, il s'agit d'une façon d'exonérer leur patrie d'une dette morale qu'ils ne veulent pas accepter comme singulière. À l'origine de ce phénomène de guerre globale, il y aurait le citoyen du monde, qui, grâce à sa morale rationnelle, s'est élevé au-dessus de son État d'origine pour provoquer la confrontation des idéologies absolues, idéologies qui ne se fondent pas sur le politique, mais – en analogie aux guerres de Religion – sur la morale et sur la philosophie historique.<sup>1</sup> Koselleck synthétise ainsi les leçons de Carl Schmitt et celles du juif émigré Löwith qui avait soutenu que les Lumières ont certes sécularisé l'histoire du salut, mais maintenu la téléologie qui révélait le sens de l'histoire et légitimait tous les moyens utilisés pour l'accomplir.

Si l'influence des philosophes mentionnés explique l'argument et la logique de *Kritik und Krise*, la thèse d'habilitation est surtout le produit de l'échange avec un historien : Werner Conze.<sup>2</sup> Celui-ci devient professeur à Heidelberg en 1957 après avoir commencé sa carrière académique à Königsberg (l'actuel Kaliningrad) et à Poznań avant et pendant la guerre. Conze est né en 1910 et donc une génération plus jeune que Schmitt (1888) et Heidegger (1889), mais il a également pendant la période nazie un passé problématique qui ne sera pourtant discuté que dans les années 1990, donc après sa mort survenue en 1986. En tant que jeune chercheur, il s'est concentré sur la *Ostforschung*, la recherche ethnocentrique traitant de l'influence culturelle des Allemands dans l'est européen.<sup>3</sup> La mission politique de la *Ostforschung* était « la protection des Allemands à l'étranger » ; ce qui, après la défaite de 1918, visait dans une perspective révisionniste très clairement les Slaves, notamment les Polonais, mais aussi les Juifs. Méthodologiquement, il y régnait une interdisciplinarité féconde qui incluait géographie, démographie, sociologie, ethnologie et autres sciences culturelles. Le héros de la *Ostforschung* était donc le « peuple » et non pas les élites politiques et militaires qui dominaient l'historiographie universitaire allemande, très événementielle, de l'époque. Deux phénomènes s'expliquent de la sorte : non seulement les liens très étroits entre la *Ostforschung* et le mouvement *völkisch* et nazi, mais également le fait que des chercheurs issus de ces cercles, tels Werner Conze et Theodor Schieder, contribuent décisivement au renouvellement des sciences historiques dans la RFA à partir de 1957, année dans laquelle le *Arbeitskreis für moderne Sozialgeschichte* est créé à Heidelberg.

Conze publie une brève sélection de sources sur la réforme prussienne du début du XIX<sup>e</sup> siècle, *Die preußische Reform unter Stein und Hardenberg. Bauern-*

1. Missfelder, J.-F., « Die Gegenkraft und ihre Geschichte. Carl Schmitt, Reinhart Koselleck und der Bürgerkrieg », art. cit., p. 331-332.

2. Voir le portrait de Reinhart Koselleck : « Werner Conze – Tradition und Innovation », dans Koselleck, R., *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, op. cit., p. 319-335 ; 324-327 pour la « Volksgeschichte ».

3. Ingrao, Ch., *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Paris, Fayard, 2010.

*befreiung und Städteordnung* (Stuttgart, 1956). Comme Conze, son doctorant Koselleck, né à Görlitz, qui a vécu à Breslau durant quelques années, a un lien biographique avec cette Prusse qui a disparu en 1947 en tant qu'État après avoir perdu ses territoires à l'est de la Neisse<sup>1</sup>. Tout comme les recherches récemment conduites sur la Prusse, notamment de l'historien juif exilé Hans Rosenberg, il est probable que ce lien biographique a contribué au choix du sujet pour sa thèse d'habilitation de plus de 700 pages : *Preußen zwischen Reform und Revolution. Allgemeines Landrecht, Verwaltung und soziale Bewegung von 1791 bis 1848* [La Prusse entre réforme et révolution. Droit du Land, administration et mouvement social de 1791 à 1848]. Elle est soutenue en 1965 et publiée deux ans plus tard. Comme le genre le requiert, Koselleck prouve qu'il maîtrise le métier et qu'il est apte à la recherche dans les archives et au moyen de sources manuscrites. Pourtant, l'œuvre continue aussi certaines réflexions générales et concrètes de *Kritik und Krise*<sup>2</sup> et annonce également les *Geschichtliche Grundbegriffe*. Le point de départ reste un texte imprimé, l'*Allgemeine Landrecht für die preußischen Staaten*, le droit du Land de Frédéric II. Koselleck en fait l'analyse sémantique et conceptuelle, mais pas dans la perspective d'une *Geistesgeschichte* dans la tradition hégélienne ; car l'histoire conceptuelle l'intéresse en tant que partie de l'histoire sociale et structurelle. Le récit couvre les années de 1791 à 1848, donc l'époque de la double révolution politique et industrielle en Prusse. Les mots choisis pour le titre, « réforme » et « révolution », deviennent durant ces années, selon l'auteur, des concepts de mouvements (*Bewegungsbegriffe*) caractérisant la transition de la société des ordres à une société de citoyens. Ce changement sémantique est partiellement inconscient, mais résulte aussi d'une véritable planification linguistique opérée par des juristes qui imaginent par leur terminologie une future société unifiée par le droit. Koselleck étudie l'action administrative dans un rapport d'échange et avec la législation statique et avec le dynamisme accéléré de la société et de l'économie. Afin de saisir les contradictions, il substitue au temps linéaire des strates de temporalités historiques relevant de durées, vitesses et accélérations différentes et antinomiques.<sup>3</sup>

L'étude des concepts historiques et de leurs temporalités fait donc déjà partie de la démarche dans les deux premières monographies de Koselleck, car dans le *Règne de la critique*, il a discuté les concepts de *Kritik*, *Krise*, *Krieg*, *Bürgerkrieg* et *Revolution*<sup>4</sup>. Koselleck développera cet intérêt comme éditeur principal d'un dictionnaire impressionnant comportant une dizaine de volumes,

1. Cf. aussi Nebelin, N., « Das Preußenbild Reinhart Kosellecks », dans Kraus, H.-C. (dir.), *Das Thema « Preußen » in Wissenschaft und Wissenschaftspolitik vor und nach 1945*, Berlin, Duncker & Humblot, 2013, p. 333-384.

2. À titre d'exemple, Koselleck, R., *Preußen zwischen Reform und Revolution*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1967, p. 27 : « Der persönliche Binnenraum wird vor den Religionsparteien, aber auch vor dem Staat durch den Staat geschützt ».

3. *Ibid.*, p. 13-14, p. 17-18, p. 53.

4. Koselleck, R., « Dankesrede », *op. cit.*, p. 55.

les *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland* [Les Concepts fondamentaux de l'histoire. Dictionnaire historique du langage politique et social en Allemagne]<sup>1</sup>. Son adversaire est double : l'histoire événementielle et la *Geistesgeschichte*, l'histoire des idées pures, isolées de leur contexte social. Le projet se base sur l'analyse linguistique, présente dans la philosophie allemande depuis Hegel, auquel le terme « *Begriffsgeschichte* » est attribué, jusqu'à l'herméneutique de Gadamer. Le *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, fondé par Joachim Ritter et paru en 13 volumes de 1971 à 2007, constitue l'apogée de cette méthodologie sémantique<sup>2</sup>. Des tentatives similaires, mais moins ambitieuses, sont lancées également hors d'Allemagne, si l'on pense à Lucien Febvre et aux *Annales* avec leur rubrique sur « Les mots et les choses » et à Franco Venturi, qui créa la rubrique « Contributi ad un dizionario storico » dans la *Rivista storica italiana*<sup>3</sup>.

L'histoire des concepts, *Begriffsgeschichte*, est soi-disant l'intermédiaire entre les deux termes utilisés par les *Annales*, à savoir l'histoire des mots et l'histoire des choses<sup>4</sup>. *Begriff* se réfère à *begreifen*, traduit en français par « concevoir » au sens de « comprendre ». Ces concepts fondamentaux saisissent et interprètent les phénomènes du monde et sont donc soumis au changement temporel et culturel qu'ils documentent également. Ils sont en même temps autant révélateurs du changement historique que ses producteurs.<sup>5</sup> C'est la tension entre les temporalités variantes de ces deux histoires, celle des mots et celle des choses, qui motivera une grande partie des réflexions postérieures de Koselleck sur les structures et les régimes des temporalités.

Au début de la *Begriffsgeschichte*, par contre il y a, à côté du postulat de Carl Schmitt d'une « sociologie des concepts » comme outil de pouvoir<sup>6</sup>, une contribution décisive du médiéviste autrichien Otto Brunner qui propagea une terminologie analytique proche du langage des sources notamment dans *Land und Herrschaft* [Territoire et pouvoir], publié la première

1. Pour le projet et la méthode, voir Koselleck, R., « Einleitung », dans Brunner, O., Conze, W. et Koselleck, R. (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, vol. 1, Stuttgart, Klett-Cotta, 1979, p. XIII-XXVII ; et *id.*, « Richtlinien für das Lexikon politisch-sozialer Begriffe der Neuzeit », *Archiv für Begriffsgeschichte*, 9, 1967, p. 81-99 ; ainsi que Dipper, C., « Die Geschichtlichen Grundbegriffe. Von der Begriffsgeschichte zur Theorie historischer Zeiten », *Historische Zeitschrift*, n° 270, 2000, p. 281-308, et Olsen, N., *History in the Plural. An Introduction to the Work of Reinhart Koselleck*, *op. cit.*, p. 167-201.

2. Pour la préhistoire voir Gumbrecht, H. U., « Pyramiden des Geistes. Über den schnellen Aufstieg, die unsichtbaren Dimensionen und das plötzliche Abebben der begriffsgeschichtlichen Bewegung », dans *id.* (dir.), *Dimensionen und Grenzen der Begriffsgeschichte*, München, Fink, 2006, p. 7-36.

3. Koselleck, R., « Sozialgeschichte und Begriffsgeschichte », dans *id.*, *Begriffsgeschichten. Studien zur Semantik und Pragmatik der politischen und sozialen Sprache*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2006, p. 9-31, ici p. 11 ; trad. française « Histoire sociale et histoire des concepts », dans *id.*, *L'expérience de l'histoire*, Werner, M. (éd.), et Escudier, A. (trad.), Paris, Gallimard, 1997, p. 101-119 ; cf. Febvre, L., « Les mots et les choses en histoire économique », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 6, n° 2, 1930, p. 231-234.

4. Koselleck, R., « Stichwort: Begriffsgeschichte », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 99-104, ici p. 99.

5. Koselleck, R., « Einleitung », *op. cit.*, p. XIV : « zugleich als Faktoren und als Indikatoren geschichtlicher Bewegung » ; voir aussi le titre de chapitre, choisi à ce propos : « Von der Begriffsgeschichte zur begriffenen Geschichte », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 463, 531.

6. Müller, J.-W., « On Conceptual History », dans McMahon, D. et Moyon, S. (dir.), *Rethinking Modern European Intellectual History*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 74-93, ici 81-82.

fois en 1939. À cette époque, Brunner devient un nazi éminent, il travaille pour le *Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschland* et est conseiller scientifique de la *Forschungsabteilung Judenfrage*<sup>1</sup>. Il incarne la filière directe qui mène de la *Volksgeschichte* nazie, l'histoire du peuple, à l'histoire sociale comme histoire structurelle dans la jeune RFA. En même temps, sa sensibilité pour le langage des sources lui permet, grâce à sa distance terminologique, de présenter un passé différencié. Si notamment en anglais, on utilise encore aujourd'hui « state » pour le gouvernement politique dans toutes les époques, et en français pareillement « État », un certain purisme s'est imposé dans l'historiographie allemande. Pour mieux différencier, on y a tendance à employer des termes tels que, précisément, *Herrschaft*, mais aussi *Obrigkeit*, *Regiment* ou *Gewalt*, qui désignent le pouvoir politique anonyme dans un contexte prémoderne.

Otto Brunner et Werner Conze deviennent dans ce contexte les co-éditeurs des *Geschichtliche Grundbegriffe*, dont Koselleck est et sera le moteur intellectuel. Il apporte sa contribution par des articles qui feront carrière, notamment sur *Bund*, *Demokratie*, *Emanzipation*, *Fortschritt*, *Geschichte*, *Herrschaft*, *Interesse*, *Krise*<sup>2</sup> et *Revolution*<sup>3</sup>. Il démontre comment le pluriel « Geschichten » (histoires) passe au singulier pour devenir un *Kollektivsingular* : « Geschichte » désigne depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle tardif à la fois l'expérience réelle, son récit et son analyse ou interprétation. Les *res gestae*, *Geschichten* ou histoires au pluriel, toutes ces actions commises par des acteurs humains ou divins, sont devenus « l' » histoire tout court et au singulier, à savoir le concept d'un processus cohérent et téléologique, qui mène vers la concrétisation du progrès de la civilisation humaine. « L'histoire de la France » est donc objet et sujet du changement à travers les temps et en même temps objet de la recherche et du récit historiographique, mais aussi son sujet. En parallèle, les *res gestae*, les faits du passé, deviennent la même chose que *historia*, le récit qu'on leur dédie. Pour le dire avec Droysen : « L'histoire est savoir d'elle-même »<sup>4</sup>.

Ce changement a lieu pendant la *Sattelzeit* qui court d'environ 1750 à 1850, la « période charnière », terme qui connaîtra un succès durable dans l'historiographie allemande, même si Koselleck l'invente sans penser lui attribuer une signification très spécifique dans l'introduction des *Geschichtliche Grundbe-*

1. Klee, E., *Das Personenlexikon zum Dritten Reich. Wer war was vor und nach 1945*, Francfort-sur-le-Main, Fischer Taschenbuch, 2005, p. 79.

2. Koselleck, R., « Art. Krise », dans Brunner, O., Conze W. et Koselleck, R. (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, vol. 3, Stuttgart, Klett-Kotta, 1982, p. 616-650 ; cf. Koselleck, R., « Einige Fragen an die Begriffsgeschichte von Krise », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 203-217.

3. Koselleck, R., « Art. Revolution », dans Brunner, O., Conze W. et Koselleck, R. (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, vol. 5, Stuttgart, Klett-Kotta, 1984, p. 653-788 ; cf. Koselleck, R., « Revolution. als Begriff und Metapher. Zur Semantik eines einst empathischen Worts », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 240-251.

4. Koselleck, R., « Le concept d'histoire », dans *id.*, *L'Expérience de l'histoire*, *op. cit.*, p. 15-99 ; pour une critique des hypothèses Jan Marco Sawilla, « Geschichte und Geschichten zwischen Providenz und Machbarkeit. Überlegungen zu Reinhart Kosellecks Semantik historischer Zeiten », Joas, H. et Vogt, P. (dir.), *Begriffene Geschichte. Beiträge zum Werk Reinhart Kosellecks*, *op. cit.*, p. 387-422.

*griffe*<sup>1</sup>. La période charnière signifie la transition vers le temps contemporain, dans le sens strict de la périodisation française de ce terme : notre contemporanéité, ce sont les siècles depuis la Révolution française (et industrielle)<sup>2</sup>. Koselleck maintient que, dans cette transition, les concepts fondamentaux subissent des reconfigurations diverses. Ils deviennent des concepts de mouvements (*Bewegungsbegriffe*) qui se terminent souvent sur *-ismus* ou *-ung* (-isme ou -ation)<sup>3</sup>. On peut les politiser, idéologiser et démocratiser : ainsi la racine latine « libérale » produit « libéralisme », ce qui implique un programme cohérent de postulats concrets qui ne sont pas réclamés pour des individus ou des états sociaux, mais pour la société entière, voire l'humanité universelle. Par leur temporalisation (*Verzeitlichung*), ces concepts sont chargés d'un horizon d'attente qui implique que les acteurs sociaux exigent dans leurs luttes politiques que ces attentes soient réalisées<sup>4</sup>. Les *Grundbegriffe* sont indispensables et irremplaçables, mais en même temps et justement pour cette même raison, ils sont polysémiques et contestés.

En parallèle de cette réflexion fondamentale, en 1973 Koselleck obtient la seule chaire de théorie de l'histoire en Allemagne, à la nouvelle université de Bielefeld qu'il a soutenue dans sa création au cours de ses premiers professorats à Bochum (1966-1968) et Heidelberg (1968-1973)<sup>5</sup>. À la différence de Heidelberg, la plus ancienne université de l'Allemagne, Bielefeld est une université de réforme qui, accueillant les nombreux étudiants issus de milieux populaires et les intégrant dans le monde de l'éducation supérieure, est un lieu d'expériences et un terrain de la gauche. Quant à Koselleck, il sera toujours sous l'empreinte de la catastrophe et reste sceptique face aux changements politiques et à la démocratisation d'après 1945. Il se méfie du système parlementaire, du mouvement de 1968 et des partis politiques, dont le F.D.P. lui correspond le plus. En libéral-conservateur, Koselleck finira par se déclarer un *Verfassungspatriot* serein<sup>6</sup>. Le très sociable professeur aime à s'entourer

1. Koselleck, R., « Einleitung », dans Brunner, O., Conze, W. et Koselleck, R. (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, vol. 1, *op. cit.*, p. XV-XVI. Voir les contributions de Joas, Motzkin, Stockhorst, Sawilla, Leonhard, Jordheim, Makropoulos et Vogt dans Joas, H. et Vogt, P. (dir.), *Begriffene Geschichte. Beiträge zum Werk Reinhart Kosellecks*, *op. cit.*, p. 319-556, ainsi que Jordan, S., « Die Sattelzeit. Transformation des Denkens oder revolutionärer Paradigmenwechsel ? », dans Landwehr, A. (dir.), *Frühe Neue Zeiten. Zeitkonzepte zwischen Reformation und Revolution*, Bielefeld, Transcript (coll. « Mainzer Historische Kulturwissenschaften »), 2012, p. 373-388.

2. Voir Koselleck, R., « Patriotismus » dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 236 : « Wer also unser Zeitalter, wie es sich durch die Französische Revolution entfesselt hat und wie es in seiner weltweiten Wirkungsgeschichte noch keineswegs an sein Ende gelangt ist, als ein Zeitalter des Nationalismus bezeichnet, der bedient sich kategorial einer Fremddefinition, die nur selten in zustimmendem Sinn zur Selbstbezeichnung verwendet worden ist und die (seit 1945) jedenfalls einer wissenschaftstheoretischen Begründung bedarf. »

3. Voir pourtant la critique justifiée de Mathieu, J., « Trendinflation und Trendselektion. Für einen kritischen Umgang mit langfristiger Geschichte », *Geschichte und Gesellschaft*, n° 26, 2000, p. 519-534, surtout p. 526.

4. Koselleck, R., « Die Verzeitlichung der Begriffe », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 77-85.

5. Becker, F., « Mit dem Fahrstuhl in die Sattelzeit? Koselleck und Wehler in Bielefeld » dans Asal, S. et Schlak, S. (dir.), *Was war Bielefeld? Eine ideengeschichtliche Nachfrage*, Göttingen, Wallstein (coll. « Marbacher Schriften. Neue Folge »), 2009, p. 89-110.

6. Koselleck, R. et Dutt, C., *Erfahrene Geschichte*, *op. cit.*, p. 13-14. Esch, C., « Der Historiker Reinhart Koselleck über die Erinnerung an den Krieg, sein Ende und seine Toten : Ich war weder Opfer noch befreit »,

d'une compagnie aux convictions politiques mixtes, qu'il accueille avec une cordialité et curiosité légendaires. C'est en abondance que le vin coule durant des nuits qui se passent en discussions interminables mais ne dégénéralant pas en bavardages, et qui semblent ne jamais fatiguer l'hôte. Koselleck accueille ses invités – collègues d'université, doctorants, chercheurs internationaux – d'abord à Dossenheim près de Heidelberg et puis à Bielefeld, à Stieghorst et, à la fin de la carrière, au 36 de la Luisenstraße.

Il prend plaisir à poser des questions et à satisfaire de la sorte sa curiosité, et il aime aussi résumer oralement les résultats des discussions. Par contre, il peine à la rédaction écrite<sup>1</sup>. Le travail de promotion des *Grundbegriffe* n'est pas accompagné par de nouvelles monographies. C'est une série de contributions notamment sur l'historiographie et ses temporalités qui scandent ses recherches et qui contribueront beaucoup à la gloire internationale de Koselleck. Un nombre considérable de ses articles est le fruit des échanges dans le groupe de recherche *Poetik und Hermeneutik* qui réunit entre 1963 et 1994, une fois par an, notamment des philologues et philosophes, depuis que le groupe a été fondé à Gießen par le philosophe Hans Blumenberg (plus tard le collègue temporaire, mais influent de Koselleck à Bochum), le germaniste Clemens Heselhaus et le romaniste Hans Robert Jauß, ainsi que l'angliciste de Constance Wolfgang Iser.

Koselleck réunit une première sélection d'articles en 1979 sous le titre *Vergangene Zukunft* (*Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, 1990). Il y donne plusieurs preuves de sa créativité dans le domaine linguistique. On lui doit des formules qui se sont généralisées, comme le droit des sources au veto (*Vetorecht der Quellen*)<sup>2</sup> et l'opposition entre « champs d'expérience et horizon d'attente » (*Erfahrungsraum und Erwartungshorizont*) comme cadre cognitif des acteurs historiques – ce cadre que les interprètes postérieurs doivent reconstruire et toujours prendre en considération<sup>3</sup>. Le philosophe marxiste Ernst Bloch est à l'origine d'une association paradoxale introduite en 1932 afin d'expliquer le retard politique des Allemands séduits par le nazisme : *Gleichzeitigkeit des Ungleichzeitigen* (« la simultanéité du non simultané »)<sup>4</sup>. Selon Koselleck, qui s'approprie la formule, cette antinomie

*Berliner Zeitung*, 7 mai 2005, p. 31 : « Ein Minimum an Skepsis ist sozusagen die professionelle Krankheit, an der ein Historiker leiden muss. Unter dem Vorbehalt würde ich sagen, dass ich durch die Kriegserfahrung mein ganzes Studium aufgebaut habe. Meine Grundhaltung war die Skepsis als Minimalbedingung, um utopischen Überschuss abzubauen – auch die utopischen Überschüsse der 68er ».

1. Bulst, N., « Gedenkrede », dans Steinmetz, W. (dir.), *Reinhard Koselleck 1923-2006. Reden zur Gedenkfeier am 24. Mai 2006*, Bielefeld, Universität Bielefeld (coll. « Bielefelder Universitätsgespräche und Vorträge »), 2007, p. 47.

2. Koselleck, R., « Standortbindung und Zeitlichkeit. Ein Beitrag zur historiographischen Erschließung der geschichtlichen Welt » dans *id.*, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, *op. cit.*, p. 176-207, ici p. 206. Aussi *id.*, « Archivalien – Quellen – Geschichten » dans *id.*, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, *op. cit.*, p. 68-79.

3. Koselleck, R., « "Erfahrungsraum" und "Erwartungshorizont" – zwei historische Kategorien », dans *id.*, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, *op. cit.*, p. 349-375.

4. Bloch, E., « Ungleichzeitigkeit und Pflicht zu ihrer Dialektik », dans *id.*, *Erbschaft dieser Zeit*, Francfort-

fut, à la suite des grandes découvertes, d'abord la conséquence d'un élargissement des expériences et ensuite d'une temporalité ultra-marine différente ; et elle finit par devenir le schème fondamental d'interprétation, dans le sens du progrès, de l'unité croissante de l'histoire universelle depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est en effet vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle qu'est forgé en allemand le singulier collectif *Fortschritt*, « progrès », qui déchiffre comparativement tous les domaines de la vie en posant la question d'un « plus tôt que » ou d'un « plus tard que » – et pas simplement d'un « avant » et d'un « après »<sup>1</sup>.

Le but inachevé de ces réflexions est une *Historik* dans le sillage de Droysen, une analyse de l'histoire comme discipline qui discute le temps et qui en dispose, en bref une théorie des temps historiques<sup>2</sup>. Koselleck s'intéresse notamment aux conditions qui rendent possible (*Möglichkeitsbedingungen*) l'expérience historique et l'intelligence historiographique<sup>3</sup>. Il sonde le possible d'une histoire des expériences dans leurs structures temporelles ; une sémantique historique qui projette les horizons temporels des concepts dans l'histoire générale ; et qui est réflexive dans l'analyse des structures temporelles de celui qui écrit l'histoire<sup>4</sup>. Si Koselleck n'achèvera jamais sa *Historik* comme théorie totale, il présente des études préparatoires : ainsi dans une autre collection d'articles qui s'appelle *Zeitschichten* (en français, *Les Strates du temps. Études d'épistémologie de l'histoire*). Il y distingue différentes structures temporelles : unique, réitérative, de longue durée, procédant par accumulation ou par contradiction. Les structures répétitives (*Wiederholungsstrukturen*) ne sont pas identiques à la simple répétition du même (*schlichte Wiederholung des Gleichen*)<sup>5</sup>. Ces structures permettent aux êtres humains de saisir les séquences d'événements historiques toujours variées et donc nouvelles dans des récits identifiables et explicatifs ; mais si ces structures sont répétitives, cela ne veut pas dire qu'elles ne changent jamais, et les changements sont essentiels<sup>6</sup>. Ce qui demeure et se répète, ce sont le meurtre, la violence, la

---

sur-le-Main, Suhrkamp, 1962, p. 104-126, ici p. 104 ; la formule est déjà introduite dans l'histoire de l'art et la sociologie par Wilhelm Pinder, *Das Problem der Generation in der Kunstgeschichte Europas*, Berlin, Frankfurter Verlagsanstalt, 1926, p. 11-22, et par Siegfried Kracauer, *Die Angestellten. Aus dem neuesten Deutschland*, Kippenheuer, Leipzig, 1981 (éd. orig. 1930), p. 66.

1. Koselleck, R., « Neuzeit », dans *id.*, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, *op. cit.*, p. 322-324, p. 336 (éd. française, p. 287) ; Koselleck, R., « Das achtzehnte Jahrhundert als Beginn der Neuzeit », dans *id.* et Herzog R. (dir.), *Epochenschwelle und Epochenbewußtsein*, Munich, Fink (coll. « Poetik und Hermeneutik », vol. 12), 1987, p. 269-282, ici p. 278 ; voir aussi Koselleck, R., « Art. Fortschritt », dans Brunner, O., Conze, W. et Koselleck, R. (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, *op. cit.*, vol. 2, p. 351-423.

2. Koselleck, R., « Über die Theoriebedürftigkeit der Geschichtswissenschaft », dans *id.*, *Zeitschichten. Studien zur Historik*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2000, p. 302 ; voir aussi *id.*, « Wozu noch Historie ? », dans *id.*, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, *op. cit.*, p. 32-51. Les deux articles datent de 1971/72.

3. Fisch, J., « Reinhart Koselleck und die Theorie historischer Zeiten », dans Dutt, C. et Laube, R. (dir.), *Zwischen Sprache und Geschichte. Zum Werk Reinhart Kosellecks*, *op. cit.*, p. 48-64.

4. Daniel, U., « Reinhart Koselleck », dans Raphael, L. (dir.), *Klassiker der Geschichtswissenschaft*, vol. 2, Munich, C. H. Beck, 2006, p. 177-180.

5. Koselleck, R., « Wiederholungsstrukturen in Sprache und Geschichte », dans *id.*, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, *op. cit.*, p. 96-114, ici p. 100.

6. Koselleck, R., « Wie neu ist die Neuzeit ? », dans *id.*, *Zeitschichten. Studien zur Historik*, *op. cit.*, p. 225-239, ici p. 237 : « Die bisherigen Argumente könnten den Anschein erwecken, als ob die Geschichte nur in ihren

guerre ; mais la conception change si on lui attribue un nouveau concept, comme par exemple, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, celui de révolution<sup>1</sup>. Ainsi se structure la temporalité de l'histoire comme mutation dans un contexte stable, ce qui correspond aussi à notre façon et à nos limites d'appréhension du monde en général : « La structure répétitive de notre langue et de notre compréhension voilà la condition préalable pour exprimer de nouveaux phénomènes »<sup>2</sup>.

Et qui saisit le premier et le mieux ces mutations ? Dans un fameux article, « Mutation de l'expérience et changement de méthode » (« Erfahrungswandel und Methodenwechsel ») publié en 1988, Koselleck conteste le point de vue trivial selon lequel ce sont les vainqueurs qui imposent leur vision de l'histoire. « À court terme, il se peut que l'histoire soit faite par les vainqueurs, mais, à long terme, les gains historiques de connaissance proviennent des vaincus »<sup>3</sup>. Il présente les cas d'Hérodote, Thucydide, Polybe, Tacite, Augustin, Machiavel, Niebuhr, Wilhelm von Humboldt et Marx. « Toute mutation historique se nourrit de la vision des vaincus ». C'est ces personnages qui ont fait l'expérience originelle et non répétable que chaque histoire se déroule autrement que les personnes qu'elle affecte ne le désirent. Il est toutefois possible d'appréhender cette expérience « par la recherche de causes qui perdurent sur la moyenne et la longue durée et qui, par conséquent, sont répétables. Or c'est cela qui caractérise les méthodes. Elles sont dissociables des circonstances uniques qui leur ont donné naissance et sont donc susceptibles d'applications réitérées. Une fois qu'elle a méthodiquement été traduite en modalités de connaissance par les vaincus – et, à la longue, quels furent les vainqueurs qui n'ont jamais été du nombre des vaincus ? –, ce type d'expérience demeure invocable par-delà n'importe quelle mutation d'expérience<sup>4</sup> ». Koselleck précisera plus tard : « Mon raisonnement n'est pas de dire qu'ils sont devenus des bons historiens parce qu'ils étaient les victimes de leur situation politique et militaire, mais je pense que la condition formelle pour pouvoir devenir un bon historien est un élément lié au statut de vaincu ou de perdant »<sup>5</sup>.

---

Ereignissequenzen neu sei – das ist sicher richtig ; und daß die Geschichte sich in ihren Strukturen auch wiederhole – das ist sicher auch richtig. Aber die Geschichte zeitigt immer noch mehr, denn auch die Strukturen ändern sich ». Il faudrait donc modifier dans ce sens la citation suivant qui est souvent attribuée sans référence précise à Koselleck : « L'Histoire n'est nouvelle que dans des séquences d'événements ; mais elle se répète dans ses structures ». [[https://fr.wikipedia.org/wiki/Reinhart\\_Koselleck](https://fr.wikipedia.org/wiki/Reinhart_Koselleck)].

1. Koselleck, R., « Zu Theorie und Methode der Begriffsgeschichte », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 64.

2. Koselleck, R., « Zu Theorie und Methode der Begriffsgeschichte », art. cit., p. 60 : « Die repetitive Grundstruktur der Sprache und des Verstehens, ihre Wiederholungsstruktur ist Voraussetzung dafür, daß Neues aussagbar wird ».

3. Koselleck, R., « Mutation de l'expérience et changement de méthode », dans *id.*, *L'expérience de l'histoire*, *op. cit.*, p. 201-247.

4. *Ibid.*, p. 247.

5. Koselleck, R., « Arbeit am Besiegten », dans *Zeitschrift für Ideengeschichte*, 6/1, 2012, p. 5-10, ici p. 6 : « Meine Überlegung ist nicht, dass man sagen kann, weil sie Opfer ihrer politischen und militärischen Situation

La différence entre les structures répétitives et les nouveaux détails qui sont chargés de changement est manifeste dans le champ interdisciplinaire auquel Koselleck se consacre dans les dernières deux décennies de sa vie et à propos duquel il a laissé une banque d'images qui reste encore à investiguer : l'iconographie politique<sup>1</sup>. Il s'intéresse notamment à la commémoration des morts pour la patrie – ou plutôt pour la nation et le peuple – dans des sociétés qui se démocratisent et se sécularisent ; et dont un des symboles est le soldat inconnu. Lors de ses voyages, Koselleck accumule environ 30 000 photographies de milliers de monuments<sup>2</sup>. Cette passion, qui a une très forte dimension biographique, provoque d'importantes réflexions méthodologiques et fournit également un des rares sujets pour lesquels Koselleck s'engage comme intellectuel public. Il le fait uniquement dans le domaine où ses propres recherches scientifiques ont des conséquences immédiates sur les débats qui sont engagés après la réunification de l'Allemagne. Il s'oppose à ce que la *pietà* de Käthe Kollwitz soit érigée à la *Neue Wache* à Berlin, parce que cette iconographie chrétienne exclut justement les Juifs qui constituent la majorité des victimes. En même temps, il rejette, toujours à Berlin, le Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe, parce que cette commémoration est dédiée exclusivement aux Juifs et exclut les autres groupes harcelés et persécutés tels que les Roms.<sup>3</sup>

Du côté biographique, la commémoration exprime l'expérience des survivants et, en l'occurrence, celle du survivant Reinhart Koselleck. La mémoire du survivant est toujours ambivalente. Koselleck s'est porté volontaire en 1941 parce qu'il a pu ainsi choisir son arme, l'artillerie ; ce qui a augmenté la probabilité de survie<sup>4</sup>. Son meilleur ami, un catholique convaincu, n'était pas disposé à donner son soutien à un régime criminel mais il est vite mort après avoir été affecté dans l'infanterie une année plus tard. Après sa grave blessure à Stalingrad, Koselleck aurait même envisagé de se porter volontaire pour la SS, car il aurait considéré que ces unités bien organisées offraient les meilleures conditions de survie lors de la retraite<sup>5</sup>. Dans diverses situations et face

---

waren, deshalb wurden sie gute Historiker, aber ich glaube, dass die formale Bedingung, ein guter Historiker werden zu können, in diesem Status des Besiegten oder des Verlierers enthalten ist ».

1. Locher, H., « Denken in Bildern. Reinhart Kosellecks Programm zur politischen Ikonologie », dans *Zeitschrift für Ideengeschichte*, vol. 3, n° 4, 2009, p. 81-96 ; Locher, H. et Markantonatos, A. (dir.), *Reinhart Koselleck und die Politische Ikonologie*, Berlin/Munich, Deutscher Kunstverlag, 2013 ; Bohde, D., « Der politische Hintergrund der "politischen Ikonologie". Von Hubert Schrade zu Reinhart Koselleck », dans Locher, H. et Markantonatos, A. (dir.), *Reinhart Koselleck und die Politische Ikonologie*, op. cit., p. 210-227.

2. Markantonatos, A., « Erfahrungen. Eine Sichtung von Reinhart Kosellecks Bildnachlass aus kulturwissenschaftlicher Perspektive », dans Locher, H. et Markantonatos, A. (dir.), *Reinhart Koselleck und die Politische Ikonologie*, op. cit., p. 32-53, ici 48.

3. Koselleck, R., « Die Diskontinuität der Erinnerung », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie*, n° 47, 1999, p. 213-222, ici 220-222 ; Nebelin, M., « Ikonologische Kämpfe. Reinhart Koselleck im Denkmalstreit », dans Locher, H. et Markantonatos, A. (dir.), *Reinhart Koselleck und die Politische Ikonologie*, op. cit., p. 54-68.

4. Hettling, M. et Ulrich, B., « Formen der Bürgerlichkeit. Ein Gespräch mit Reinhart Koselleck », op. cit., p. 51.

5. Information aimable de Georg Kreis, 20 février 2016.

à des acteurs différents, il a échappé à la mort grâce à des hasards : un docteur qui accorde un meilleur traitement médical au soldat blessé parce qu'ils sont tous les deux des bourgeois ; un officier soviétique qui épargne l'affaibli au dernier moment, malgré son désir de le punir pour sa lenteur à se déplacer<sup>1</sup>.

Koselleck a discuté de ses propres expériences durant la guerre, et surtout de fin de guerre, avec une certaine réserve et surtout vers la fin de sa carrière. Mais les questions méthodologiques fondamentales le sollicitent lors de sa première étude consacrée au nazisme ou plutôt à ses victimes. Encore à Heidelberg, Koselleck organise un séminaire sur les camps de concentration avec le titre typique pour lui « Über die Konzentrationslager 1933-1945 – Zur Pathologie der Gesellschaft ». Il a alors découvert le livre de Charlotte Beradt sur les rêves des persécutés des nazis auquel il donnera une postface dans la réédition de 1981<sup>2</sup>. Il y oppose l'expérience individuelle *in eventu*, à saisir dans sa dimension synchronique à travers les rêves relatés, à la reconstruction *ex post* d'un récit causal. En plaidant pour une combinaison des deux approches, Koselleck souhaite préserver le domaine mémoriel et émotionnel des témoins de l'époque contre la rationalisation postérieure des historiens<sup>3</sup>.

Cette mémoire individuelle, Koselleck la défend contre l'idée de mémoire collective : ses propres expériences de la fin de guerre, notamment la faim et le travail forcé, ne peuvent pas à son sens être généralisées à travers le mot « libération » utilisé par le président allemand Richard von Weizsäcker dans sa fameuse allocution du 8 mai 1985<sup>4</sup>. Il va jusqu'à proclamer le droit inviolable de chaque individu sur sa propre mémoire et l'érige même en droit de l'homme, en s'inspirant de la formulation de la loi fondamentale de la RFA : « L'intégrité d'une personne, sa dignité humaine sont indissolublement liées au droit d'une mémoire inéchangeable »<sup>5</sup>. Cette conviction fait que Koselleck s'oppose méthodologiquement au concept de « mémoire collective ». Plus problématique, l'historien qui s'est toujours montré sceptique

1. Koselleck, R., « Die Diskontinuität der Erinnerung », *op. cit.*, p. 214 ; Jeismann, M., « Wer bleibt, der schreibt. Reinhart Koselleck, das Überleben und die Ethik des Historikers », *Zeitschrift für Ideengeschichte*, n° 3, 2009, p. 69-80.

2. Beradt, Charlotte, *Das Dritte Reich des Traums. Mit einem Nachwort von Reinhart Koselleck*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1981 ; en français *id.*, *Rêver sous le IIIe Reich*, Paris, Payot (coll. « Critique de la politique »), 2002. Je remercie Jochen Hoock qui m'a signalé l'importance de ce séminaire pour l'approche de Koselleck.

3. Koselleck, R. « Terror und Traum. Methodologische Anmerkungen zu Zeiterfahrungen im Dritten Reich », dans *id.*, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1989, p. 278-299, surtout 294-299 ; voir Olsen, N., *History in the plural. An introduction to the work of Reinhart Koselleck*, *op. cit.*, p. 271-274.

4. Esch, C., « Der Historiker Reinhart Koselleck über die Erinnerung an den Krieg, sein Ende und seine Toten : Ich war weder Opfer noch befreit », *op. cit.*, p. 31 : « Der Mensch hat das Recht auf seine eigene Erinnerung – die lasse ich mir nicht kollektivieren. » ; cf. Koselleck, R., « Kriegerdenkmale als Identitätsstiftungen der Überlebenden », *Poetik und Hermeneutik*, vol. 8, 1979, p. 255-276 ; et *id.*, « Vielerlei Abschied vom Krieg », dans Sauzay, B., Arnold, H. L. et Thadden, R. von (dir.), *Vom Vergessen vom Gedenken. Erinnerungen und Erwartungen in Europa zum 8. Mai 1945*, Göttingen, Wallstein, 1995, p. 19-25, surtout p. 22.

5. Koselleck, R., « Der 8. Mai zwischen Erinnerung und Geschichte », *op. cit.*, surtout p. 256-258 et ici p. 256 : « Die Integrität einer Person, ihre Menschenwürde – hier läßt sich Artikel I unseres Grundgesetzes zitieren – sind unlösbar zurückgebunden an das Recht auf ihre unaustauschbare Erinnerung. »

à l'égard des expériences primaires de ses sources (« la lave coagulée », selon une autre formule mémorable)<sup>1</sup>, réclame ainsi un « droit de l'expérience personnelle au veto », à savoir le droit du témoin de l'époque de refuser, au nom de sa dignité, la clarification que justement l'histoire, en tant que science, pourrait lui fournir<sup>2</sup>. Il déclare ouvertement qu'il n'est pas prêt à accepter les jugements moraux sur sa personne qui pourraient émaner de ceux qui n'ont pas connu la guerre (« Wissen ist besser als Besserwissen »)<sup>3</sup>. Sa mémoire individuelle, qu'il veut fondamentalement incommunicable, est à ses yeux, pour le dire en recourant à sa propre conceptualisation dans *Critique et crise*, à appréhender comme l'intériorité apolitique de sa conscience individuelle et, en référence à son fameux article sur le concept de l'histoire, comme la preuve d'une pluralité d'histoires qui méritent toutes une protection<sup>4</sup>.

Si le point commun d'un collectif n'est pas la mémoire de ses membres, il y a pour Koselleck une communauté indispensable qui se retrouve dans le deuil pour les victimes de mort violente<sup>5</sup>. La dichotomie entre ceux qui meurent et ceux qui restent est absolument cruciale dans le parcours de celui qui a survécu à Stalingrad alors que les deux tiers de ses camarades de classe sont morts au combat. Il est caractéristique à ce propos que Koselleck recourt à des lettres de soldats morts au front qui lui servent de point de départ pour l'écriture d'un article sur le sens de l'histoire – un sens qui est seulement attribué à l'histoire par les survivants<sup>6</sup>. Méthodologiquement, il saisit la commémoration de ceux qui sont morts pour la collectivité et donc pour les survivants comme l'origine de toute historiographie ; car elle donne du sens à ce qui en est dépourvu, à savoir la mort violente. La commémoration interprète le passé, lance un appel dans le présent et exprime des attentes pour l'avenir, elle est donc un modèle pour les temporalités différentes du récit historique<sup>7</sup>. Ainsi que le certifie une inscription fort répandue sur des monuments allemands : « À la mémoire de ceux qui sont morts, à la reconnaissance de ceux qui vivent, au modèle de ceux qui viendront » (*Den Gefallenen zum Gedächtnis, den Lebenden zur Anerkennung, den Kommenden zur Nacheiferung*). Pour ce qui concerne la France, Koselleck cite Paul Déroulède (1882) : « En avant ! Tant

1. Koselleck, R., « Vielerlei Abschied vom Krieg », *op. cit.*, p. 21, p. 22, p. 24.

2. Koselleck, R., « Gebrochene Erinnerung ? Deutsche und polnische Vergangenheiten zum Beispiel », *Neue Zürcher Zeitung*, n° 220, 22 septembre 2001, p. 79.

3. Koselleck, R., « Die Diskontinuität der Erinnerung », *op. cit.*, p. 214 et la suite : « Besserwissen ist leicht, Wissen zu tragen ist schwer. » ; voir aussi *id.*, « Vielerlei Abschied vom Krieg », *op. cit.* Il explique de la même manière son rapport avec Heidegger, voir Hettling, M. et Ulrich, B., « Formen der Bürgerlichkeit. Ein Gespräch mit Reinhart Koselleck », *op. cit.*, p. 55-56.

4. Voir aussi Olsen, N., *History in the plural. An introduction to the work of Reinhart Koselleck*, *op. cit.*, p. 288-297.

5. Koselleck, R., « Der 8. Mai zwischen Erinnerung und Geschichte », *op. cit.*, p. 253-265.

6. Cf. Koselleck, R., « Vom Sinn und Unsinn der Geschichte », dans *id.*, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, *op. cit.*, p. 9-31, ici p. 10-16.

7. Koselleck, R., « Einleitung », dans Koselleck, R. et Jeismann, M. (dir.), *Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne*, Munich, Fink, 1994, p. 9 ; voir les deux articles plus récents sur mémoire et commémoration dans Koselleck, R., *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, *op. cit.*, p. 241-265, ainsi que *id.*, « Kriegerdenkmale als Identitätsstiftungen der Überlebenden », *op. cit.*

pis pour qui tombe. La mort n'est rien. Vive la tombe, quand le pays en sort vivant. En avant »<sup>1</sup>.

L'expérience de la mort et la réflexion là-dessus sont à l'origine de la sensibilité de Koselleck pour la perte, la contingence et les situations embarrassantes. Elle lui permet de saisir la cohabitation de la mort répétitive et collective d'un côté et de la survivance singulière et individuelle, de l'autre.<sup>2</sup> Le fait anthropologique de la commémoration forme donc une structure répétitive dans laquelle l'iconographie ou la narration peuvent inventer, malgré beaucoup de points communs dans leur tradition classique et chrétienne, des particularités, des mutations, bref: de l'histoire.<sup>3</sup> Pour le dire avec Koselleck: « Mais le culte des morts est la réponse commune pour déduire un sens, si c'est possible, de la mort massive. Chacun qui meurt, meurt seul. Mais le meurtre organisé en masse mène aux communautés autant qu'aux différences dans l'intellectualisation des expériences et dans la performance commémorative de ceux qui survivent. »<sup>4</sup>

Or, cette expérience, notamment dans la Seconde Guerre mondiale, n'est pas nationale, mais commune à tous les Européens, sinon globale. Ce n'est pas une coïncidence si Koselleck présente une étude provisoire de son grand projet inachevé en 1994 au Collège de France, sous le titre *Sur l'icônologie politique de la mort violente. Une comparaison franco-allemande*. Depuis *Le Règne de la critique*, la France est toujours présente dans la réflexion historique de Koselleck. S'y ajoute une bonne connaissance de l'Angleterre, où il a étudié. Cela forme un triangle comparatif avec l'Allemagne pour comprendre les mutations de la « période charnière ».<sup>5</sup> Il est donc symptomatique que Koselleck contribue à la troisième partie de *L'Âge des révolutions européennes: 1780-1848*, publié avec Louis Bergeron et François Furet, en 1969 en allemand et en 1973 en français. À la différence de beaucoup de ses collègues fixés sur l'expérience nationale, Koselleck travaille et fait travailler ses collaborateurs et étudiants sur des sujets qui dépassent les frontières de l'Allemagne. Les articles des *Geschichtliche Grundbegriffe* commencent par les racines antiques et médiévales du concept pour discuter, souvent d'une façon extensive, le changement

1. Koselleck, R., *Zur politischen Ikonologie des gewaltsamen Todes. Ein deutsch-französischer Vergleich*, Bâle, Schwabe, 1998, p. 18-19, ici 32.

2. Jeismann, M., « Wer bleibt, der schreibt. Reinhart Koselleck, das Überleben und die Ethik des Historikers », *op. cit.*, p. 70.

3. Koselleck, R., « Einleitung », dans Koselleck, R. et Jeismann, M. (dir.), *Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne*, *op. cit.*, p. 9

4. Koselleck, R., « Erinnerungsschleusen und Erfahrungsschichten », dans *id.*, *Zeitschichten. Studien zur Historik*, *op. cit.*, p. 275: « Aber der Totenkult ist eine gemeinsame Antwort, um, wenn möglich, dem Massensterben einen Sinn abzugewinnen. Jeder Sterbende stirbt allein. Aber das organisierte Massentöten führt zu Gemeinsamkeiten und zu Unterschieden in der Erfahrungsverarbeitung und in der Erinnerungsleistung der Weiterlebenden ».

5. Juste comme exemples Koselleck, R., « Sprachwandel und Ereignisgeschichte », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 42-44; et Steinmetz, W., Koselleck, R. et Spree, U., « Drei bürgerliche Welten? Zur vergleichenden Semantik der bürgerlichen Gesellschaft in Deutschland, England und Frankreich », *ibid.*, p. 402-461, où l'on discute « bourgeois » et « citoyen » et des implications sémantiques des termes.

sémantique en Italie, en France et en Angleterre pendant l'époque moderne, avant de se concentrer sur le monde germanophone au XIX<sup>e</sup> siècle. Par contre, les États-Unis sont largement absents de la réflexion koselleckienne, même à propos de la révolution du XVIII<sup>e</sup> siècle, de même la Russie et les pays méditerranéens hormis l'Italie.<sup>1</sup>

Koselleck aime à rappeler sa mémorable soutenance de thèse, parce qu'elle avait posé la question de savoir en quoi l'histoire de l'Allemagne différait de celle des autres nations – le fameux *Sonderweg*. À la fin de sa vie, il affirme qu'il n'a plus cessé d'aborder cette question après le moment instructif de soutenance.<sup>2</sup> Ainsi en témoigne sa discussion de l'œuvre de Helmuth Plessner de 1935, qui reçoit, dans sa réédition de 1959, le titre *Die verspätete Nation*. Est-ce que l'Allemagne est une nation retardée, comme Plessner affirmait dans sa comparaison de la bourgeoisie allemande et des bourgeoisies de France et d'Angleterre ? La réponse négative de Koselleck ne s'adresse pas alors seulement à Plessner, mais aussi à l'histoire sociale à la Wehler qui se focalise sur le *Sonderweg*, l'exceptionnalisme allemand ; ce qui implique, selon Koselleck, une téléologie négative qui conduit tout droit vers Hitler.<sup>3</sup> Il loue Plessner parce qu'il a été le premier à prendre en perspective l'histoire européenne dans une optique globale, afin d'évaluer ce qu'a pu et peut être l'histoire allemande. Il ne se formalise pas du contenu du livre, mais seulement du titre : aussi bien « retard » que « nation » ne sont pas des concepts appropriés pour saisir l'histoire allemande, déclare-t-il. En outre, une comparaison seulement avec la France et le Royaume-Uni est problématique, car les peuples de l'Europe orientale ont créé leur État-nation après l'Allemagne.

Une autre question intervient alors : quel aurait été le moment adéquat ou possible pour la formation d'un État-nation en Allemagne ? Koselleck finit par expliquer que la structure fédérale de l'Allemagne a empêché une formation précoce d'une nation qui aurait été apte à la démocratie. Pour le dire dans sa terminologie propre, les structures fédérales de l'histoire allemande (auxquelles il dédie un article spécifique qui implicitement présente le centralisme nazi comme exception dans l'histoire allemande)<sup>4</sup> forment des structures répétitives à travers les siècles qui autorisent l'émergence d'un commun champ d'expérience seulement durant les guerres des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles<sup>5</sup>. Ce qui est le résultat de la particularité européenne qui

1. Ainsi, l'article « Revolution » que Koselleck donne aux *Geschichtliche Grundbegriffe*, *op. cit.*, vol. 5, p. 653-788, ne discute pas le cas américain.

2. Koselleck, R., « Dankesrede », *op. cit.*, p. 51.

3. Koselleck, R., « Deutschland – eine verspätete Nation ? », dans *id.*, *Europäische Umrisse deutscher Geschichte*, Heidelberg, Manutius, 1999, p. 37-78, ici p. 72-73. Le texte est réimprimé dans *id.*, *Zeitschichten. Studien zur Historik*, *op. cit.*, p. 359-380.

4. Koselleck, R., « Structures fédérales de l'histoire allemande », dans *id.*, *L'expérience de l'histoire*, *op. cit.*, p. 121-134 ; version allemande *id.*, « Diesseits des Nationalstaats. Föderale Strukturen der deutschen Geschichte », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 486-503.

5. Koselleck, R., « Deutschland – eine verspätete Nation ? », *op. cit.*, p. 60, 68-70.

combine un héritage chrétien homogène et commun avec une pluralité de nations dont les différences culturelles sont manifestes depuis le Moyen Âge, même si leur formation en États nations est plus tardive.<sup>1</sup> En effet, cet État-nation élargit la base religieuse du vieux continent, car il entraîne l'émancipation – concept dont Koselleck n'oublie pas de discuter l'ambivalence – des Juifs dont plusieurs participent comme chefs aux révolutions de 1848<sup>2</sup>.

Comme processus paneuropéen, la formation d'États-nations se limite à la *Sattelzeit* – ce que Koselleck démontre dans sa réponse à la question de savoir jusqu'à quel point la révolution de 1848 était européenne (*Wie europäisch war die Revolution von 1848/49?*). Selon lui, les révolutions de 1848 sont les premières et les dernières à mériter le nom de grande révolution européenne – c'est-à-dire une révolution impliquée dans un unique contexte événementiel révolutionnaire. Depuis, les structures constitutionnelles internes sont si stables que les révolutions (nationales et non internationales) n'interviennent qu'après qu'une guerre a bouleversé les équilibres<sup>3</sup>. Ces guerres sont les effets lointains de la guerre civile européenne initiée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est très significatif que Koselleck, dans son article « Revolution » écrit pour les *Geschichtliche Grundbegriffe*, intègre comme prémisse également « Rebellion, Aufruhr, Bürgerkrieg » – rébellion, sédition, guerre civile<sup>4</sup>.

En cela, Koselleck reste fidèle à l'interprétation qu'il a donnée de l'Europe dans sa thèse : l'Europe est à l'origine d'une guerre civile qui court depuis 1789, une guerre qui devient globale en 1917. Il ne pense pas que la chute du mur de Berlin y a mis fin<sup>5</sup>. En 1999, il écrit que l'Allemagne a mené la Seconde Guerre mondiale en recourant aux instruments d'une guerre civile brutale : la terreur, la destruction et l'annihilation d'adversaires qu'elle a définis comme des sous-hommes, *Untermenschen*. Depuis 1990, de nouvelles guerres civiles permettent aux zones marginales de l'Europe de créer des États nationaux démocratiques et homogènes : ce qui implique toujours l'élimination ou l'émigration des minorités. Le seul moyen pour que l'Europe s'oppose à ce processus serait la promulgation d'une constitution fédérale qui concernerait la partie de l'Europe non engagée dans ces guerres<sup>6</sup>. Mais le sceptique conservateur qu'est Koselleck continue à maintenir sa

1. Koselleck, R., « Die beiden Europa und die Unvermeidlichkeit der Politik », dans Kohler, G. et Meyer, M. (dir.), *Die Folgen von 1989*, Munich, Hanser, 1994, p. 71-82, ici 76.

2. Koselleck, R., « The European Revolutions of 1848 and Jewish Emancipation. A Comment », dans Mosse, W. E., Paucker, A. et Rürup, R. (dir.), *Revolution and Evolution 1848 in German-Jewish History*, Tübingen, Mohr Siebeck, 1981, p. 55-62.

3. Koselleck, R., « Wie europäisch war die Revolution von 1848/49? », dans *id.*, *Europäische Umriss Deutscher Geschichte*, *op. cit.*, p. 17, 30, 32-33.

4. Koselleck, R., « Art. Revolution », *art. cit.*, p. 653-788.

5. Koselleck, R., « Hinter der tödlichen Linie. Das Zeitalter des Totalen », dans *id.*, *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte*, *op. cit.*, p. 228-240, ici p. 239-240, avec une référence au « Weltbürgerkrieg ».

6. Koselleck, R., « Wie europäisch war die Revolution von 1848/49? », *op. cit.*, p. 35. Similaire : *id.*, « Die beiden Europa und die Unvermeidlichkeit der Politik », *op. cit.*, p. 73, 79-82.

thèse de la guerre civile globale, et la guerre américaine contre l'*Axe du Mal* le confirme dans cette conviction peu avant sa mort en 2006<sup>1</sup>.

Notre objet n'est pas ici de discuter en détail de la réception européenne de Koselleck. Quelques indications devront suffire, en commençant par la France<sup>2</sup>. Actuellement Rolf Reichardt, Eberhard Schmitt et Hans Jürgen Lüsebrink partent de l'histoire des concepts et la développent en intégrant des sources plus populaires et aussi non écrites, comme des pamphlets illustrés. C'est ce qu'ils ont fait dans leur *Manuel des concepts fondamentaux politiques et sociaux en France, 1680-1820* – un projet collectif qui prévoit beaucoup de fascicules et qui n'est pas encore abouti<sup>3</sup>. Avec Rolf Reichardt, Koselleck organise, en 1985, un colloque dont les actes seront publiés sous le titre *La Révolution française comme rupture de la conscience sociale* [*Die Französische Revolution als Bruch des gesellschaftlichen Bewußtseins*]. Participent à l'entreprise des représentants éminents de la recherche française : Michel Vovelle, Étienne François, Ran Halévi, Daniel Roche, Jacques Guilhaumou, Lise Andriès, Georges Benrekassa et d'autres, ainsi que des anglosaxons tels que Patrice Higonnet. Les débats portent sur des concepts koselleckiens tels que la « rupture de la conscience temporelle », la « politisation et changement sémantique des concepts fondamentaux sociaux », l'« accélération et mutation des processus d'acculturation », la « rupture de l'imaginaire symbolique » ou la « densification des idéologies politiques modernes ». La même année, Paul Ricœur termine sa trilogie *Temps et récit* par une herméneutique de la conscience historique à l'aune des deux concepts « méta-historiques » que Koselleck avait mis en évidence : l'espace d'expérience et l'horizon d'attente<sup>4</sup>. L'intérêt considérable pour la pensée de Koselleck en France restera partagé entre les aspects linguistiques et conceptuels de sa démarche (ainsi dans la revue *Mots* et particulièrement chez Jacques Guilhaumou)<sup>5</sup> et les réflexions sur la temporalité et temporalisation qui surtout sont proposées à travers les travaux de François Hartog et d'Alexandre Escudier<sup>6</sup>. Ce dernier a également contribué à la traduction des œuvres de Koselleck en français<sup>7</sup>.

1. Nagel, I., « Der Kritiker der Krise. Zum 50. Jahrestag von Reinhart Kosellecks Promotion », dans Weinfurter, S. (dir.), *Reinhart Koselleck (1923-2006). Reden zum 50. Jahrestag seiner Promotion in Heidelberg*, op. cit., p. 28-29.

2. Hooek, J., « Koselleck in Frankreich. Rezeption und kritische Auseinandersetzung », *E-Journal FIB*, vol. 4, n° 1, 2015, p. 7-11.

3. Reichardt, R., Schmitt, E. et Lüsebrink, H. J. (dir.), *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680-1820*, Munich, Oldenbourg, 1985-2015.

4. Ricœur, P., *Temps et récit*, 3 vol., Paris, Seuil (coll. « L'ordre philosophique »), 1983.

5. Guilhaumou, J., « De l'histoire des concepts à l'histoire linguistique des usages conceptuels », *Genèses*, vol. 38, 2000, p. 105-118 ; *id.*, *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (coll. « Annales littéraires de l'université de Franche-Comté », série « Linguistique et sémiotique »), 2006, p. 142-146, pour son échange avec Koselleck à Bielefeld en 1985.

6. Hartog, F., *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil (coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle »), 2003 ; *id.*, « Reinhart Koselleck. Lumineux historien de l'Histoire », *Le Monde des livres*, 28 novembre 1997 ; Escudier, A., « "Temporalisation" et modernité politique. Penser avec Reinhart Koselleck », *Annales H.S.S.*, vol. 64, n° 6, 2009, p. 1269-1301.

7. Koselleck, R., *L'expérience de l'histoire*, op. cit. ; voir *id.*, *Le Règne de la critique*, op. cit. ; *id.*, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Hooek, J. et M. -C. (trad.), Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

Dans d'autres pays européens et non européens, c'est notamment l'histoire des concepts qui a attiré l'attention et donné lieu à des discussions. Ont été entamés des projets nationaux similaires, peut-être moins ambitieux, en Italie, au Danemark, en Suède, aux Pays-Bas, en Espagne – voire en outre en Amérique latine<sup>1</sup>. En 1998, *The History of Political and Social Concepts Group* a été fondé en tant que réseau international organisant des colloques et éditant une revue, *Contributions to the History of Concepts* qui a même proposé le projet d'une histoire conceptuelle européenne<sup>2</sup>. Notamment l'Américain Melvin Richter et le Finlandais Kari Palonen ont focalisé l'intérêt sur les convergences et les divergences qui peuvent exister entre l'histoire des concepts et l'histoire intellectuelle (*Ideas in Context*) de la *Cambridge School* développée autour de Quentin Skinner<sup>3</sup>. Ce dernier a exprimé certaines réserves qu'il faut prendre au sérieux, ainsi dans sa critique du corpus élitiste des concepts et à propos du risque de leur séparation du contexte concret dans lequel ils servent d'arguments et qu'il faut connaître avant d'être en mesure de mettre en place une analyse<sup>4</sup>. Il est pourtant évident que le projet qui a été dès ses débuts plurilingue, de la *Begriffsgeschichte* – à la différence du récit très « occi-

1. Chignola, S., « History of Political Thought and the History of Political Concepts. Koselleck's Proposal and Italian Research », *History of Political Thought*, vol. 23, 2002, p. 517-554 ; Fusaro, D., *L'orizzonte in movimento. Modernità e futuro in Reinhart Koselleck*, Bologna, Il Mulino, 2012 ; la collection « Reeks Nederlandse begripsschiedenis » chez Amsteram University Press restera inachevée, après la publication des volumes sur *Vaderland, Vrijheid, Beschaving et Burger* (1999-2002) ; Fernández Sebastián, J. et Fuentes, J. F. (dir.), *Diccionario político y social del siglo XX español*, Madrid, Alianza editorial, 2008 ; cf. aussi le projet de Fernández Sebastián, *El mundo atlántico como laboratorio conceptual (1750-1850). Bases para un Diccionario histórico del lenguaje político y social en Iberoamérica*.

2. *Contributions to the History of Concepts*, vol. 6, 2011, 111-116.

3. Richter, M., « Begriffsgeschichte and the History of Ideas », *The Journal of the History of Ideas*, vol. 48, 1987, p. 247-263 ; *id.*, « Reconstructing the History of Political Languages. Pocock, Skinner and Geschichtliche Grundbegriffe », *History and Theory*, vol. 29, 1990, p. 38-70 ; *id.*, *The History of Political and Social Concepts. A Critical Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 1995 ; *id.*, « A German Version of the "Linguistic Turn". Reinhart Koselleck and the History of Political and Social Concepts (Begriffsgeschichte) », dans Castiglione, D. et Hampsher-Monk, I. (dir.), *The History of Political Thought in National Context*, Cambridge, Cambridge University Press (coll. « Ideas in Context »), 2001 ; *id.*, « Towards a Lexicon of European Political and Legal Concepts. A Comparison of Begriffsgeschichte and the "Cambridge school" », *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, vol. 6, n° 2, 2003 ; Lehmann, H. et Richter, M. (dir.), *The Meaning of Historical Terms and Concepts. New Studies on « Begriffsgeschichte »*, Washington, German Historical Institute, 1996 ; Coleman, J., « The Practical uses of Begriffsgeschichte », *Finnish Yearbook of Political Thought*, vol. 3, 1999, p. 28-40 ; Tribe, K., « Intellectual History as Begriffsgeschichte », dans Whatmore, R. et Young, B. (dir.), *A Companion to Intellectual History*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 2015, p. 61-71 ; K. Palonen, « An Application of Conceptual History to Itself from Method to Theory in Reinhart Koselleck's Begriffsgeschichte », *Finnish Yearbook of Political Thought*, vol. 1, 1997, p. 39-69 ; *id.* et J. Kurunmäki (dir.), *Zeit, Geschichte und Politik. Zum achtzigsten Geburtstag von Reinhart Koselleck*, Jyväskylä, University of Jyväskylä, 2003 ; Palonen, K., *Die Entzauberung der Begriffe. Das Umschreiben der politischen Begriffe bei Quentin Skinner und Reinhart Koselleck*, *op. cit.* ; *id.*, « Bielefeld versus Cambridge ? Zu neueren Literatur über Werke von Reinhart Koselleck und Quentin Skinner », *Neue Politische Literatur*, vol. 56, 2011, p. 347-365 ; *id.*, *Politics and Conceptual Histories. Rhetorical and Temporal Perspectives*, London/Baden-Baden, Bloomsbury/Nomos, 2014 ; voir aussi Leonhard, J., « Grundbegriffe und Sattelzeiten – languages and discourses. Europäische und anglo-amerikanische Deutungen des Verhältnisses von Sprache und Geschichte », dans Habermas, R. (dir.), *Interkultureller Transfer und nationaler Eigensinn. Europäische und anglo-amerikanische Positionen der Kulturwissenschaften*, Göttingen, Wallstein, 2004, p. 71-86 ; et Nadeau, C., « L'histoire comme construction sociale politique. Une lecture croisée de Reinhart Koselleck et Quentin Skinner », *Cahiers d'épistémologie*, 2005-2007, p. 5-24.

4. Skinner, Q., « Reply to my critics », dans Tully, J. (dir.), *Meaning and Context. Quentin Skinner and his Critics*, Princeton 1988, p. 231-288, ici p. 283.

dental », voire anglo-américain de la *Cambridge School* – peut servir de base pour discuter de l'histoire intellectuelle et des démarches herméneutiques en général à un niveau vraiment international et global.<sup>1</sup>

L'œuvre historiographique et la pensée historique de Reinhart Koselleck ne se comprennent pas sans son expérience de la Seconde Guerre mondiale – qu'il a vécue et identifiée avant tout comme une guerre civile européenne. En martelant, dans cette interprétation, le rôle des Lumières et notamment de l'utopisme dont il évoque les filiations très diverses, Koselleck néglige certaines spécificités du fascisme, comme le darwinisme social et le racisme moderne. Ce réductionnisme implicite du nazisme à une forme criminelle de modernisation et le nivellement de l'expérience allemande du xx<sup>e</sup> siècle en résultant peuvent irriter, d'autant plus quand ils se combinent à la défense de la mémoire individuelle contre le tribunal des puînés poursuivant leurs propres intérêts idéologiques et identitaires. Koselleck ne nie pourtant pas que la politique d'extermination systématique orchestrée par le Troisième Reich soit un saut qualitatif dans l'histoire, bien au contraire<sup>2</sup>. Mais il y a là, à ses yeux, un fait incompréhensible et inintelligible qui dépasse en fin de compte l'historien tout comme le commun des mortels<sup>3</sup>.

L'expérience fondamentale qu'il peut saisir et qui explique chez lui un certain nivellement historiciste est justement la mort violente qui rend égales toutes les victimes, innocentes et coupables. Ce massacre aux dimensions sans précédent oblige le survivant, face aux morts de toutes qualités, à témoigner sans justifier, à expliquer sans inventer un sens de l'absurde, à différencier les pratiques culturelles opérant dans le champ anthropologique de la mort et de la mémoire qui en résulte. Dans la confrontation à cette vision demeure pourtant le soupçon qu'un vainqueur qui a contribué à libérer un camp de concentration peine moins à trouver un sens historique dans ses actions et dans la mort de ses compagnons d'armes que le perdant qui a défendu un régime génocidaire. Dans sa commémoration méthodologique, l'œuvre de Koselleck est une *Selbstaufklärung*, un processus au cours duquel elle s'éclaire et nous éclaire à propos des conditions dans lesquelles une historiographie post-historiciste peut développer un discours raisonné tout en restant sceptique sur les propres propos qui sont agencés.

Là est simultanément la majeure contribution de Koselleck à l'historiographie de l'Europe. L'historien ne pourra jamais complètement aller au-delà

1. Voir p. exemple le *Seminario Conceptual Comparada del Mundo Iberoamericano*, Madrid, 2006 ; et Schulz-Forberg, H., « The Spatial and Temporal Layers of Global History. A Reflection on Global Conceptual History through Expanding Reinhart Koselleck's *Zeitschichten* into Global Spaces », *Historical Social Research*, vol. 38, n° 3, 2013, p. 40-58, URN : <http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0168-ssoar-387039>.

2. Koselleck, R., « Einleitung », dans Koselleck, R. et Jeismann, M. (dir.), *Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne*, op. cit., p. 19 : « In der Steigerung der Tötungsweisen, bis hin zur Vergasung, ist ein geschichtlicher Qualitätssprung enthalten. »

3. Koselleck, R., « Die Diskontinuität der Erinnerung », op. cit., p. 215, 218.

de son point d'attache, sa *Standortgebundenheit* linguistique, nationale, mentale. Mais à travers une réflexion comparative sur son outillage conceptuel, il peut accéder à une conscience autonomisée. Cet historien sera non plus l'objet complaisant d'un nationalisme lui dictant ses obligations, mais le sujet s'engageant dans les voies d'une recherche qui n'ignore pas la relativité de chaque méthodologie et de chaque résultat. Cette conscience est conditionnelle d'une empathie entre historiens, pas seulement européens, mais aussi mondiaux, une entente ou un consensus touchant au métier de l'historien. Elle consiste, pour Koselleck, dans la capacité de supporter le provisoire et le fragmentaire de toute connaissance historique et dans la volonté de ne pas sacrifier cette capacité aux attentes identitaires de la politique. Si le projet des *Grundbegriffe* ne sera probablement ni appliqué ni applicable tel quel dans d'autres pays, la démarche d'une sémantique historique elle-même restera un excellent outil permettant de dégager des concordances au sein d'une terminologie contestée. L'histoire des concepts n'est pas la voie royale vers une connaissance définitive et globale ; mais elle peut autoriser l'élaboration d'une collection cumulative, fédérative des connaissances particulières nous rendant plus sensibles à la diversité des perspectives historiques (les *Sehepunkte* de Johann Martin Chladenius, analysés par Koselleck dans un autre article influent)<sup>1</sup>.

Citons, pour terminer, trois avertissements par lesquels Koselleck a clos une conférence dans laquelle il discutait des *Feindbegriffe*, les concepts ennemis : « Attention aux stéréotypes – ils deviennent des cages conceptuelles qui empêchent la réflexion et qui raccourcissent l'action. Attention aux dualismes – il n'y a que les ennemis fictifs qui font le guet derrière elles. Et enfin : utilisons la langue des autres. Elle nous empêchera de faire la vaine chasse d'une identité allemande. Celle-ci ne peut être acquise que si nous connaissons les autres identités, ce qui est le premier pas vers leur reconnaissance. Probablement, l'autre cesse ainsi d'être un ennemi »<sup>2 3</sup>.

1. Koselleck, R., « Standortbindung und Zeitlichkeit. Ein Beitrag zur historiographischen Erschließung der geschichtlichen Welt », art. cit., p. 184-195.

2. Koselleck, R., « Feindbegriffe », dans *id.*, *Begriffsgeschichten*, *op. cit.*, p. 283-284 : « Vorsicht vor jeder Stereotype – sie wird zum Begriffskäfig, der das Denken verhindert, das Handeln verkürzt. Vorsicht vor jedem Dualismus – hinter ihm lauern nur fiktive Feinde. Und schließlich: Nutzen wir die Sprache der Andern. Sie wird uns hindern, auf der vergeblichen Jagd nach einer deutschen Identität zu sein. Diese ist nur zu haben, wenn wir die Andern kennen, ein erster Schritt zur gegenseitigen Anerkennung. Vermutlich ist der Andere dann kein Feind ».

3. Je remercie Johan Lange et Maximilian Groß pour leur soutien dans la préparation et la discussion de cet article et Séverin Duc pour sa relecture.